



Trois drôles d'oiseaux pour ressusciter celui de Benno Besson



ANOUK SCHNEIDER

Le spectacle multiplie les rappels scénographiques et les effets de machinerie inspirés par le modèle de Besson.

**Commémoration
Déguisé en salade de fruits,
le collectif BPM s'avance
«Vers l'Oiseau vert» pour
le centenaire du metteur
en scène. «Joli, joli!»**

Ce qui a poussé un demi-millier de spectateurs à s'engouffrer mercredi soir dans la grande salle de la Comédie? Deux noms, essentiellement, qui évoquent instantanément des hauts faits de la scène romande. Celui, d'abord, de l'auguste metteur en scène Benno Besson, dont on célèbre ces jours le centenaire et qui, voici pile-poil quarante ans, marqua l'histoire du théâtre genevois en créant «L'Oiseau vert» de Carlo Gozzi (1720-1806).

Et l'acronyme BPM, ensuite (pour Catherine Büchi, Léa Pohlhammer et Pierre Mifsud), dont «La collection» consacrée à la réhabilitation d'objets vintage - cassette audio, vélomoteur, téléphone à cadran rotatif... - fédère depuis une dizaine d'années un nombre croissant de fidèles.

La fusion de ces glorieux patronymes a lieu, qui plus est, sous une

enseigne tout sauf anodine. Réveiller le phénix émeraude sur le tout nouveau plateau des Eaux-Vives, c'est jeter une passerelle dorée en direction du boulevard des Philosophes, où régna Besson de 1982 à 1989, et où eut lieu la première de son spectacle destiné à enchanter le monde. C'est renouer avec le passé tout en fêtant la créativité présente, le dada de notre trio ré-surrecteur.

Jusqu'au dimanche 13, il remonte donc le chemin «Vers l'Oiseau vert», un peu à la façon dont Dorothy s'approchait du Magicien d'Oz, dont le fameux volatile couleur de jade ferait office. Interprété par Matthias Brossard, ce dernier n'apparaît vêtu de son radieux plumage qu'en conclusion d'une série d'aventures rocambolesques, au gré desquelles nos trois zèbres zigzaguent entre la vingtaine de personnages qu'ils ont à interpréter et leur propre rôle de relais contemporains. Débarrassés des masques calqués sur ceux du légendaire Werner Strub, ils redeviennent alors les savoureux comédiens à l'accent suisse qu'ils sont et qui tentent d'orienter le specta-

teur au sein d'une heroïc fantasy à la sauce commedia dell'arte.

Proprement irracontable, l'intrigue: il y est notamment question d'une reine murée sous un évier, d'un roi aveuglément amoureux de sa fille, de jumeaux princiers abandonnés par un charcutier, d'une statue parlante et d'une méchante grand-mère transformée en tortue. Pour parvenir au dénouement, il faudra trouver les «pommes qui chantent» et «l'eau qui danse» nécessaires pour rompre le sortilège qui emprisonne le jeune roi de Terredombre dans une enveloppe aviaire. En cours de route, la quête de ces ingrédients fera voler en éclats «l'égoïsme bourgeois» des protagonistes, pour reprendre les termes du créateur, anciennement collaborateur de Bertolt Brecht.

À l'intrication narrative, le collectif BPM entremêle toutes sortes de références et de moyens techniques actuels, qui rendent conjointement hommage à la magie théâtrale. Pendant près de deux heures, il sautille d'une strate à l'autre, chamboule les temporalités, actionne les chausse-trapes d'un décor de Fredy Porras faisant de l'oeil à celui d'origine signé Jean-Marc Stehlé. Dûment applaudis par 500 paires de mains, Catherine Büchi, Léa Pohlhammer et Pierre Mifsud auront livré un divertissement ébouriffant, porté par un jeu irréprochable ainsi qu'un comique à la Louis de Funès. Qu'on n'aille pas pour autant demander au colibri d'aller creuser des galeries souterraines.

«Vers l'Oiseau vert»

Jusqu'au 20 nov. à la Comédie,

www.comedie.ch

Katia Berger